

Compte rendu / Note de lecture de l'ouvrage *Entretiens sémiotiques* (Propos recueillis par Amir Biglari), Paris, Limoges, Lambert-Lucas, 2014, 510 pages

Nathalie ROELENS
Université du Luxembourg

Résumé : Cet ouvrage polyphonique d'entretiens retrace les dernières avancées de la sémiotique et met au jour sa tendance naturelle, et sans doute inévitable à l'avenir, à établir des passerelles avec les champs disciplinaires afférents.

Abstract: This polyphonic book of focussed interviews retraces the latest advances in French semiotics and reveals its natural and more and more unavoidable tendency of building bridges with connected disciplinary fields.

Mots-clés : sémiotique greimassienne, interdisciplinarité, sémiotique des cultures

Keywords: French School of semiotics, interdisciplinarity, cultural semiotics

Ce recueil ambitieux est le fruit d'une série d'entretiens réalisés par un jeune sémioticien avec vingt-deux grands représentants de la sémiotique, la plupart français et d'obédience greimassienne. Le résultat est impressionnant par la diversité des regards portés sur la sémiotique, relayé par un ordre alphabétique qui permet soit une lecture linéaire, soit un parcours ciblé ou comparatif. Le rapprochement et la confrontation sont encore facilités par la présence de plusieurs index à la fin du livre. Les sémioticiens interviewés retracent en outre leur parcours scientifique depuis leur formation initiale jusqu'à la « découverte » de la sémiotique.

On a pu reprocher à la sémiotique des années 1970 de fonctionner comme une boîte à outils, de se désincarner, d'évacuer le sujet, le social, l'affect – « hors du texte point de salut » (Greimas) –, de ne jamais s'interroger sur ses fondements. L'on constate ici que la sémiotique n'a pu se maintenir à travers les décennies qu'au prix de se mesurer à des domaines annexes, (l'art, la politique, l'architecture, la psychanalyse, la musique, la littérature) de sorte que son récit de fondation a dû être révisé et sa place au sein des sciences humaines repensée. L'ouvrage a dès lors le mérite d'interroger l'empiètement de la sémiotique sur son environnement disciplinaire ne fût-ce que par ses objets d'étude présentés « tantôt comme adjectifs » (sémiotique littéraire, visuelle...), « tantôt comme compléments du nom » (Biglari, p. 9) (sémiotique des passions, du son, de l'espace...). Denis Bertrand met toutefois le doigt sur une difficulté, à savoir que le propre de la sémiotique est d'imposer dans ses domaines de recherche concrets « une double spécialité » (Bertrand, p. 50). Ce constat est réitéré par Anne Beyaert qui déplore notamment le clivage entre arts plastiques et sémiotique : « la rencontre des deux ambitions serait pourtant merveilleuse » (Beyaert, p. 64). Et Jacques Fontanille de souligner le même écueil : « On ne peut pas faire de la sémiotique en ne connaissant que de la sémiotique, parce que la sémiotique n'est pas un champ disciplinaire. Donc il faut posséder un ou deux champs disciplinaires et savoir en découvrir d'autres que ce soit la littérature, la presse, les discours sociaux ou le cinéma » (Fontanille, p. 212).

Amir Biglari a surtout voulu « prendre le pouls de ce domaine de recherche » (Biglari, p. 11), se souciant de son avenir, de sa longévité, de ses éventuels fléchissements. En effet c'est une question épistémologique qui taraude l'auteur et qui oriente ses questions. À se frotter à ces grandes personnalités, il se rend compte que la sémiotique n'est pas la même chose pour tous : une démarche, une méthode, une discipline, un style de vie, une science ? « En fonction de ce statut, la nature du rapport entre la sémiotique et les autres champs disciplinaires se modifie amplement » (Biglari, p. 11). Aussi chacun définira-t-il d'autres types d'enjeux pour l'état actuel de la sémiotique. Tous s'accordent toutefois à dire que dans divers champs disciplinaires la sémiotique rencontre une résistance. Doit-on attribuer celle-ci à un manque de curiosité intellectuelle des sémioticiens à l'égard des autres disciplines ou inversement ? Les réticences pourraient sans doute être atténuées, levées à condition d'étudier davantage les interfaces : « La sémiotique a une vocation interdisciplinaire mais l'interdisciplinarité ne peut se faire que dans l'intelligence mutuelle, dans l'échange et le respect de la culture de l'autre » (Beyaert, p. 65). Fontanille va jusqu'à faire de la

sémiotique « un adjuvant de l'interdisciplinarité » : « Il faut que, sur un problème donné, l'anthropologie, la psychologie, l'histoire, l'économie, etc. aient envie de dialoguer et qu'elles trouvent la manière dont la sémiotique traite le problème intéressante. [...] On peut donner l'impression qu'on est 'au-dessus' des autres disciplines, mais ce n'est qu'une impression, et un effet d'arrogance intellectuelle [...] En revanche, la sémiotique est très bien armée pour assurer la traductibilité des résultats des disciplines par rapport aux autres » (Fontanille, p. 222). Michel Costantini salue cette transdisciplinarité des approches qui permet de fonder « une synergie éclairante » (Costantini, p. 157). Dès lors qu'elle est transversale, transdisciplinaire et n'a pas qu'un seul objet de recherche, la sémiotique est une discipline différente des autres qui transpose sans cesse sa méthode d'investigation dans d'autres domaines : « il n'y a de sémiotique que générale, avec des diversifications liées aux corpus, certes » (Costantini, p. 160).

Pour Jean-Marie Klinkenberg, la pluridisciplinarité « met largement le chercheur à l'abri de tout provincialisme méthodologique, et [...] lui apprend une sorte de modestie ». Lors de l'élaboration du *Traité du signe visuel*, Le Groupe μ dut par exemple se rendre à l'évidence « qu'un grand nombre de propositions de nature indubitablement sémiotique avaient été formulées par les psychologues de la Gestalt » (Klinkenberg, p. 301). Il est sans doute excessif de dire que la sémiotique a besoin de se confronter à des objets divers. Au contraire, l'ambition trans-langagière de la discipline lui fait forcément se nourrir de ces objets qui lancent à la sémiotique de nouveaux défis, par exemple, la phénoménalité inédite du littéraire lui fait apercevoir ce qu'elle n'avait pas encore envisagé à tel point qu'« on pourrait tout aussi bien parler de la littérature appliquée à la sémiotique que de la sémiotique appliquée à la littérature » (Bertrand, p. 37). Et même si la sémiotique s'accommode mieux de l'usage collectif, de l'*aurea mediocritas* qui fonde le partage du sens, la singularité de la littérature – mais cela vaut en somme pour tout type d'objet – « révoque ces produits de l'usage » (Bertrand, p. 39). Chaque objet d'étude a son propre style « avec sa double valence : à la fois production individuelle issue de la révocation, et production collective consolidée par la convocation » (Bertrand, p. 40), le social, l'animal, les médias, c'est-à-dire que chaque objet résiste à la sémiotique dans son côté escarpé, rugueux qui empêche l'appréhension immédiate, la formalisation trop simple.

Lorsqu'on se plonge dans chaque entretien, l'on essaie de déceler à quel paradigme le chercheur en question appartient : la sémiotique cognitive, objectale, tensive, peircienne, la sociosémiotique, subjectale, éthosémiotique ? Ou, encore, se rattache-t-il à la *sémiotique*, homophone avec *semiotics* (de Peirce) discipline sémio-linguistique visant à décrire des systèmes de signification, ou à la *sémiologie* (remontant à Saussure, mais déjà à la sémiologie antique comme étude des symptômes en médecine), visant à décrire des systèmes de signes (« la vie des signes au sein de la vie sociale ») ? Chacun a en outre son mot à dire sur la question de la finalité et de l'utilité, bref du rôle du sémioticien dans les sociétés contemporaines, grande question que s'est d'ailleurs posée Jacques Fontanille dans son article « La sémiotique face aux grands défis sociétaux du XXI^e siècle », paru quelques mois plus tard, dans *Actes sémiotiques* (n° 118, 2015), comme si cette question gagnait à être traitée plus abondamment, tant elle est épineuse et urgente, comme si c'était vraiment de ça que la sémiotique a besoin pour trouver une légitimité à être toujours active. Il n'empêche que l'ouvrage rappelle la constitution de la sémiotique en « discipline » grâce à ses organes : le Séminaire de l'École de Paris émanant du Cercle sémiotique de Paris (fondé par Benveniste et encouragé par Greimas et Barthes), l'Association Internationale de Sémiotique constituée en 1966 en Pologne par Roman Jakobson, dotée de la revue *Semiotica*, le Centro Internazionale di Semiotica e di Linguistica d'Urbino (et ses *Documenti di lavoro*), créé par Greimas, Courtés, Fabbri et Pino Paioni, les deux volumes du *Dictionnaire* de Greimas et Courtés (1979, 1986), le CeReS de Limoges (dirigé par Fontanille, Beyaert, Klock).

Une certaine révérence envers les pères fondateurs est partagée par tous les intervenants. Le rôle de figure de proue de Greimas est souligné dans plusieurs entretiens. C'est lui qui a pour ainsi dire extrait la sémiotique de la linguistique saussurienne, du positivisme de Hjelmslev et de Carnap et de la sémantique. En toute modestie, Greimas avouait d'ailleurs déjà trouver, dans le Freud de *L'interprétation des rêves*, « un sémioticien avant la lettre » (Arrivé, p. 22). Roland Barthes est sûrement en seconde position dans les hommages, en tant que sémiologue qui a réfléchi au discours et au pouvoir, selon une démarche plus flexible, non pas analytique mais métaphorique.¹ D'autres maîtres sont convoqués : Louis Hjelmslev qui insiste sur l'*usage* (praxis énonciative) et non tant sur la *parole* dans la dichotomie langue/parole saussurienne, et qui articule plan de l'expression et plan du contenu.

¹ Nathalie Roelens, « L'envergure et l'avenir de l'idiorrhythmie » (à paraître dans CRIN, 2016) qui propose une réflexion sur l'usage de la métaphore chez Barthes.

Une filiation se trace également vers Vladimir Propp, Roman Jakobson, Noam Chomsky (pour la théorie symbolique de la générativité syntaxique), Émile Benveniste (pour sa théorie de l'énonciation), voire vers la phénoménologie de Merleau-Ponty et l'anthropologie structurale de Lévi-Strauss lequel décèle dans le mythe une structure paradigmatique contre la théorie syntagmatique de Propp. Umberto Eco est cité pour sa littérature et ses essais qui ont « percé le mur de l'indifférence » (Brandt, p. 118) à l'égard de la sémiotique classique dans le paysage intellectuel européen. Charles Sanders Peirce sert quant à lui de pendant à Greimas. Jean-François Bordron rappelle que Peirce est avant tout philosophe et que les grandes catégories du signe (*indice, icône, symbole*) sont des réécritures des synthèses kantienne (*appréhension, reproduction, recognition*) (cf. Bordron, p.76). Or, aux yeux de Bordron, le carré greimassien serait moins rigide qu'il ne paraît, car d'ordre topologique et non logique : « Ce carré illustre un processus d'homéostasie qui n'a rien d'une tautologie au sens logique » (Bordron, p.81) ou, à en croire François Rastier, le carré ne fonctionne paradoxalement « qu'à manquer le but qu'on lui assigne, en voilant la complexité principielle des relations sémiotiques fondamentales » (Rastier, p. 370).

Maints auteurs présentent les dernières évolutions de la sémiotique greimassienne dont *De l'imperfection* (1987) forme le tournant, comme une nécessité de dépasser la sémiotique narrative centrée sur l'action, son principe d'immanence, son schéma canonique, applicable aux genres narratifs où il y a une tension vers un achèvement ou une résolution, mais ne convenant pas à tous les objets. Cette évolution accompagne le passage d'une sémiotique objectale à une sémiotique subjectale, initiée par Jean-Claude Coquet qui la transformera par la suite en sémiotique des instances (pluralisant le sujet, le diffractant en plusieurs modes d'existence en compétition : le prime actant (le couple sujet / non-sujet) ; le second actant (le monde) ; le tiers actant ou « la force irrésistible » ou le passionnel). Coquet prend en compte la *phusis*, la nature au lieu de tout rabattre sur le *logos* comme le fait Greimas. Même si Greimas ne reniera jamais les oppositions catégorielles et les codes – les passions sont toujours des codes –, la sémiotique des passions, dont il est en partie l'initiateur (avec Fontanille), a néanmoins consacré les affects et a préparé le terrain pour le déploiement de la sémiotique de la perception vouée au sujet sensoriel, de la sémiotique du corps découvrant l'incarnation du sens, de la sémiotique modale, autour des modalités que Brandt interprète pour sa part en termes dynamique d'attracteurs et de répulseurs, indispensables au vécu sémiotique, ce qui lui fait dire que la psychose serait l'« écroulement de la charpente modale du sens » (Brandt, p. 126).

La sémiotique post-greimassienne semble raviver et donner plus de latitude, voire de légitimité à des sémiotiques déjà en vogue à l'époque mais désormais désinhibées :

- la sémiotique biblique (Louis Panier, Massimo Leone) qui traite les textes bibliques comme des œuvres de langage et le Christ comme « référence et lecture des Écritures, en tant qu'il 'incarne' la parole que la lettre de l'Écriture a en garde » (Panier, p. 345) et les récits-paraboles ou récits de miracles comme des dispositifs intersubjectifs et énonciatifs ;
- la zoosémiotique de Thomas Sebeok ;
- la sémiotique musicale (Eero Tarasti) ;
- la sémiotique visuelle (depuis l'analyse de Panzani par Barthes en 1964 jusqu'au Groupe μ du *Traité du signe visuel* de 1992, notamment Francis Édeline, en passant par Floch, Thürleman, Calabrese, Constantini, Beyaert) ;
- la sémiotique de l'art (Costantini) ;
- la sémiotique des objets de consommation et du design (Beyaert) ;
- la sémiotique de la traduction dont s'est occupé entre autres Paolo Fabbri, qui reformule l'intersémiotique de Jakobson, à savoir traduire dans un autre système sémiotique « par exemple le subjonctif traduit en geste » (Fabbri, p. 204) et forge la transduction : traduire à l'intérieur d'une seule langue entre différents types de discours, par exemple d'un discours scientifique en un discours poétique ;
- la sémiotique du spectacle (André Helbo) ;
- la psychosémiotique ou éthosémiotique (qui porte sur le non-verbal : comportements, gestuelle, mimiques, avec Ivan Darrault-Harris qui considère que la relation psychisme-corps est sémiotique, produit une sémiose, permet d'expliquer le jaillissement de la signification) ;
- la socio-sémiotique (Éric Landowski) interrogeant la praxis sociale « en prise avec la vie même » (Landowski, p. 330) mais aussi entre autres les contrats juridiques. Il faut encore ajouter à cette liste la sémiotique des pratiques de Fontanille ;
- la sémiotique du monde sensible (qui remonte à Condillac et à Merleau-Ponty), exercée également par Fontanille ;

-la sémiotique tensive (Claude Zilberberg), centrée sur la prise en compte de l'événement qui survient au sujet : « Le survenir, la saisie et la concession sont les cordes que l'événement fait vibrer » (Zilberberg, p. 406). L'avantage de cette dernière qui est aussi une sémiotique des valences, c'est que le même diagramme puisse examiner un motif anthropologique (le sacré et le profane), un motif éthique (l'extensité comme coefficient d'indulgence et l'intensité comme responsabilité maximale dans les crimes nazis : « le degré de responsabilité varie en raison inverse du nombre des protagonistes » (Zilberberg, p. 420)) et un motif esthétique (le style renaissance et le style baroque) ;

-la sémiologie des indices (Anne-Marie Houdebine), empruntée à la « praxis critique » de Barthes et à la psychanalyse, « psychanalyse sociale et critique idéologique » (Houdebine, p. 268). Dans le cas d'Houdebine, l'entretien vire au réel exposé où elle décline la phase descriptive, la phase interprétative et la praxis critique (qui met en évidence des stéréotypes, des imaginaires socioculturels sous-jacents aux messages ou objets mis en image) et où elle vante l'expertise sémiologique en entreprise partant de la conviction que la formalisation rigoureuse de la sémiotique séduit les designers ;

-la sémiologie des médias (avec François Jost qui a compris qu'il fallait dépasser l'immanence d'un Christian Metz) s'intéressant aux consignes, aux promesses de sens que contient le « paratexte » de l'objet à consommer. Cette approche pragmatique prend donc en compte le contexte, les usages, le genre comme interprétant au sens peircien, etc. et, pour les programmes télévisés, distingue un interprétant monde réel, un interprétant monde fictif, un interprétant monde ludique. Et la télé-réalité de se situer dans un entre-deux insaisissable. Jost nous rappelle que les médias ne présentent pas une situation de communication optimiste. Les sociétés actuelles ne correspondent pas à ce que nous présentent les séries américaines qui sont le symptôme d'« une société qui fait de la transparence un idéal et qui rêve toujours que les âmes puissent communiquer entre elles, sans déperdition, telles qu'elles sont... » (Jost, p. 288) ;

-et, enfin, la sémiotique de la culture, laquelle étudie des valeurs et non des faits, des pratiques toujours situées, vues depuis une autre culture, est développée depuis par François Rastier, qui en a jeté les bases, et plus récemment par Jacques Fontanille.

L'autonomisme est également pris d'assaut par la sémiotique cognitive, attachée aux parcours du savoir, à la morphogénèse du sens, héritière des sciences de l'homme « mi-techno-scientifique, mi-philologico-humaniste » (Brandt, p. 117), la sémiotique des « catastrophes » (Jean Petitot élève de René Thom qui, en élargissant le concept de nature, a contribué à la naturalisation des sciences de l'esprit et à la « naturalisation du sens » (Petitot, p. 366). Toutes deux ont voulu dynamiser le formalisme greimassien, le rendre générateur de modèles, en utilisant des données « sémio-biologiques », débouchant sur une sémiotique du vivant, incarnée, dynamique, considérant que la cognition est *embodied* dans le social. Toutes ces sémiotiques plus ou moins récentes mettent fin à l'immanentisme d'une doctrine « qui a longtemps tenu en suspicion les recherches sur l'interaction entre le monde du sens et le monde du corps ou le monde de la matière » (Klinkenberg, p. 305).

Cinq points de ralliement peuvent encore être dégagés de l'ensemble : le semi-symbolisme, la vertu heuristique, l'intérêt pour la culture, la lucidité qu'offre l'approche sémiotique, le souci de l'éthique.

(1) Quel que soit l'objet de la sémiotique, par essence multiforme, la distinction entre plan de l'expression et plan du contenu semble un apport que seule la sémiotique ait pu pousser aussi loin, en prenant en considération la phénoménologie ou la matérialité de l'objet, le signifiant, la discursivité, la lexicalisation et la figurativité du discours, les dispositifs énonciatifs, fussent-ils visuels, la texture (Odile Le Guen aurait pu être citée ici), le chromatisme. Tous s'accordent en outre sur la corrélation semi-symbolique (Floch), l'alliance motivée entre les formants de l'expression et le contenu.

(2) La vertu heuristique de la sémiotique semble aller de soi : « Sans une théorie, l'empirisme ne nous parle de rien ! » (Tarasti, p. 389) mais c'est à la fois une lapalissade dont il faut se méfier : « appliquer un modèle général à l'analyse d'un texte, cela marche forcément toujours bien, parce que le modèle canonique est conçu pour englober toutes les situations particulières » (Jacques Fontanille, p. 214).

(3) La culture (outre la sémiotique de la culture déjà mentionnée) s'avère l'objet de plusieurs contributeurs : « Je suis très hjelmslevien : le plan du contenu a une forme et une substance : la forme, c'est la sémantique et la substance, c'est la culture. Et cette substance est, elle aussi, articulée » (Fabbri, p. 205). Pour Fontanille, la sémiotique est probablement « la science centrale pour la compréhension des cultures » (Fontanille, p. 217). C'est ce qu'il a développé récemment dans ses recherches sur les « formes de vie » : « qu'est-ce qui fait que deux personnes peuvent cohabiter ensemble alors qu'elles viennent de deux familles, voire de deux cultures différentes ? Parce qu'elles arrivent à bâtir quelque chose comme une forme de vie commune » (Fontanille, p. 228). Même dans la différence, l'on peut trouver une certaine

cohérence : « Je crois qu'il y a des sémiotiques des cultures [...]. Mais elles participent d'une sémiotique générale des phénomènes culturels » (Fontanille, p. 229).

(4) La lucidité ou le regard aiguisé et critique qu'impose la sémiotique reste une revendication de tous, sa capacité de problématiser, à se demander non pas *ce* que cela signifie (comme le fait l'herméneutique) mais *comment* ça signifie. Pour Anne Hénault, le rôle de la sémiotique est de déjouer les automatismes, de « suspendre les évidences » (Hénault, p. 236). Et selon Jean-Marie Klinkenberg : « La sémiotique se donne cette mission : explorer ce qui est pour les autres un postulat » (Klinkenberg, p. 308), de sorte qu'elle se fait *métathéorie*. Paolo Fabbri avance enfin que la sémiotique « est un organon ouvert de concepts pour les sciences de l'homme [...] un instrument puissant d'analyse des idéologies » (Fabbri, p. 201).

(5) Le souci de l'éthique découle en quelque sorte de ce regard critique : peut-être la sémiotique est-elle une éthique si tant est qu'elle a ce « désir de comprendre, d'élucider le monde [...], ces sphères du sens » (Bordron, p. 90), aider le citoyen à faire une lecture critique et donc libératrice de l'univers dans lequel il se meut.

Les *Entretiens* sont du reste ponctués de salutaires mises en garde, par exemple contre une sémiologie récupérée par l'univers médiatique, trivialisée : « Le *sémiologue* tel qu'il commence à proliférer sur la toile, c'est une sorte de sociologue particulièrement porté sur les aspects discursifs et symboliques. Il semble parfois propre à se transformer en *coach* voire en *gourou* du comportement symbolique » (Arrivé, p. 29), ce que Fontanille appelle les sémioticiens « moins impertinents que naguère » : « la sémiotique qui s'intéressa aux stratégies de communication, à la publicité ou à la mercatique a renoncé en général à l'impertinence et à la démystification critique : c'est la rançon du succès » (Fontanille, p. 210). Mais celui-ci avoue que la sémiotique fournit des armes aux deux parties et peut donner un peu de distance critique et donc une certaine élégance aux jeux de manipulation et de contre-manipulation, rendre celles-ci plus intelligentes. Per Aage Brandt avertit contre le mysticisme de la biosémiotique qui prône le pansémiotisme en ce sens que l'univers abonderait en informations, qui voit l'univers comme « une grand sémiosphère » où « l'ordinateur serait une machine sémiotique au même titre qu'un tournesol » (Brandt, p. 123), biosémiotique qui selon Brandt confond les fonctions intentionnelles sémiotiques des fonctions causales du monde physique et biologique. Klinkenberg reproche aux neurosciences d'être « en phase avec l'individualisme néolibéral » (Klinkenberg, p. 307) dès lors qu'elles nient toute interaction avec ce qui est extérieur à l'individu et spécialement les interactions sociales. Il leur reproche donc un nouvel autonomisme. L'interaction entre l'organisme et son milieu semble en revanche essentielle. Michel Costantini prévient contre la banalisation des termes plus ou moins techniques, « contre la dilution-commercialisation » dans la publicité et le marketing (Costantini, p. 156) et contre la « prolifération terminologique » : « Colorer d'une douteuse, parfois fallacieuse scientificité les phrases qu'ils ornent » (Costantini, p. 157). Tandis qu'Éric Landowski reproche à la modélisation de Greimas son aspect « économique » (Landowski, p. 336) qui voit le rapport au monde du sujet en termes d'opérations de jonction (conjonction, disjonction, possession, privation de l'objet). Il lui substitue une « logique de l'union, fondée sur la coprésence sensible des actants » (Landowski, p. 336) et qui correspond à des régimes de saisie (ajustement, assentiment, programmation ou manipulation). Et, pour finir, la sémiotique doit éviter le double écueil du tout théorique et du tout pratique, éviter « le solipsisme » et la « dilution », « l'intégrisme » et « l'œcuménisme » (Klinkenberg, p. 308). L'idéal serait de « trouver un moyen terme entre ces soucis de cohérence et l'adéquation, entre l'exigence théorique qui assure la distance critique mais par contrepartie, lourdeur et lenteur, et l'attention aux objets qui permet de suivre la temporalité de l'invention, de 'coller' à son époque, mais au risque d'une plus grande légèreté théorique » (Beyaert, p. 67-68). Bref se profile la nécessité d'un dualisme méthodologique (théorique/empirique).

L'ouvrage nous offre en tout cas un bel aperçu des avancées de la sémiotique dans le dernier demi-siècle, depuis les *Mythologies* de Barthes (1957) jusqu'à *Sémiotique du design* d'Anne Beyaert (2012) ou *Des images à problèmes* de Fontanille et Dondero (2012), et au-delà. L'on pense à des ouvrages parus après les entretiens, dont *Sémiotiser l'espace* de Manar Hammad (2015) ou *Gastromania* de Gianfranco Marrone (2015). Cette réflexion polyphonique est aussi une façon de revisiter l'édifice conceptuel que la sémiotique a élaboré, de revoir ses fondamentaux, de réfléchir à son statut épistémologique.

On pourrait craindre la lourdeur d'un tel ouvrage. Il n'en est rien. Les *Entretiens* sont ponctués d'anecdotes savoureuses. L'épouse de Joseph Courtés servit à Greimas une « soupe au pistou » qui fit bientôt l'objet d'un article dans les *Actes sémiotiques* (cf. Courtés, p. 170). Greimas avait écrit un roman policier « qui lui semblait sémiotiquement parfait. Mais aucun éditeur n'a jamais voulu prendre ce manuscrit pour l'éditer et il était très déçu, parce que, pour lui, l'excellence sémiotique était un argument

prioritaire » (Darrault-Harris, p. 184). Anne-Marie Houdebine évoque certaines ficelles de ses cours : « je pouvais me servir de la voile blanche ou noire de Tristan et Iseult pour expliquer la notion de système, d'un menu au restaurant pour celles du paradigme et syntagme, d'un corpus de timbres et de profils de Marianne pour expliquer convergences, périphérie et synchronie, dynamique d'un système, etc. » (Houdebine, p.246). François Rastier, lui-même avec Greimas à l'origine du carré sémiotique, semble s'étonner du succès que celui-ci ait pu avoir, jusqu'à l'appel à l'aide d'un étudiant : « Monsieur Rastier, aidez-moi à faire mon carré pour terminer ma thèse ! » ou découvrir le carré « tricoté sur un pull-over » (Rastier, p. 370). Eero Tarasti fait de Madeleine de Scudéry une des premières sémioticiennes francophones, dès lors qu'elle inventa un langage « précieux » (Tarasti, p. 392), et ainsi de suite.

Certains appellent de leurs vœux que l'analyse systémique, la « méthodologie 'de coulisse' d'une efficacité scientifique remarquable », devienne moins rébarbative, puisse acquérir « un habit de lumière » (Houdebine citant Valérie Brunetière, p. 264), que « la plus humaine des sciences » amène l'« érotisation du travail », le « principe de plaisir », (Houdebine, p. 269-270). Il émane en tout cas de ces entretiens que des renouvellements et des réorganisations se dessinent dès maintenant et que, si son avenir semble prometteur et pour éviter tout repli disciplinaire et sa méconnaissance au sein des universités, elle doit interroger les présupposés de son activité et son interface avec d'autres champs disciplinaires. Sans verser dans un œcuménisme béat, sans rechercher l'hybridation disciplinaire à tout prix, les *Entretiens* incitent au dialogue, à établir des alliances avec les disciplines avoisinantes, voire des champs plus éloignés, à construire des passerelles et à embrayer sur les défis que nous lance la conjoncture actuelle, par exemple, quel est l'avenir de la sémiotique visuelle à l'époque du tournant numérique ? Il serait intéressant de sonder davantage la compatibilité des positions des sémioticiens et des autres chercheurs. C'est, nous semble-t-il, la seule façon de mettre un terme aux reproches oh ! Combien périmés du byzantinisme formaliste adressés aux sémioticiens. Car il est sans doute vrai que « l'avenir de la sémiotique dépendra de notre degré d'ouverture aux autres disciplines » (Landowski, p. 338).